

Pour Jean-Bernard Lozier, « ce qui compte, c'est la marge économique et la durabilité globale »

Sophie Guyomard | Publié aujourd'hui à 18h00 | **TN** Réservé aux abonnés



Installé à Coudres dans le sud de l'Eure, Jean-Bernard Lozier travaille depuis plus de trente ans à la recherche d'un équilibre entre marges économiques, respect des sols et réduction des intrants.



Jean-Bernard Lozier mise sur une combinaison de pratiques pour réduire le recours aux intrants. (@Terre-net Média)

Pour lire l'intégralité de cet article, **abonnez-vous à Terre-net pour 1€**

« Je ne vise pas un rendement maximum, mais plutôt la marge économique et la durabilité globale de mon exploitation », témoigne Jean-Baptiste Lozier, installé depuis 1990 dans l'Eure. Le producteur a réduit progressivement l'usage des produits phytosanitaires, pour arriver à un indice de fréquence de traitement (IFT) de 1 sur les six dernières campagnes. « Je n'utilise plus d'insecticides, ni de raccourcisseurs de croissance désormais et je n'ai pas appliqué de fongicides depuis 4 ans », précise-t-il.

Pour cela, l'agriculteur mise sur une **combinaison de pratiques** : mélanges variétaux, couverture du sol, diversification de l'assolement... Il compte aujourd'hui 11 cultures sur 89 ha, à savoir : blé tendre, orge d'hiver, orge de printemps, colza, pois de printemps, féverole d'hiver, lentille, avoine, lin fibre de printemps, tournesol et maïs grain. Les rendements moyens du secteur tournent autour des 80-85 q/ha en blé tendre, et la moyenne olympique de Jean-Bernard Lozier, plutôt entre 60 et 65 q/ha, avec une marge brute à 935 €/ha hors aides Pac en moyenne. Il est engagé dans une mesure agro-environnementale et climatique (MAEC) de niveau 2.

SONDAGE

COMMERCIALISATION DU BLÉ TENDRE

Avez-vous déjà engagé des volumes pour la prochaine récolte ?

- ☐ Oui au moins 50 %
- ☐ Oui, entre 25 et 50 %
- ☐ Oui, moins de 25 %
- ☐ Non, pas du tout

« Troisième voie en grandes cultures »

« Je crois en la troisième voie en grandes cultures, décrite par l'agronome Philippe Viaux, située entre l'agriculture biologique et l'agriculture conventionnelle. Car même s'il est limité, l'usage des herbicides me semble nécessaire dans certains cas, contre les chardons et les rumex par exemple. » Cette année, l'agriculteur a désherbé un tiers de ses surfaces de blé tendre à cause du vulpin.

Les pratiques ont évolué au fil des années : Jean-Bernard Lozier a testé le semis direct entre 1995 et 2000, puis est revenu progressivement à un **labour partiel**, avant les cultures de printemps. « La charrue représente un bon outil de désherbage pour utiliser moins de chimie, estime-t-il. Je limite le labour à 15 cm de profondeur et je ne laisse pas les sols nus tout l'hiver, ils sont couverts environ 11 mois sur 12 ». Le producteur a également recours au désherbage mécanique (binage), selon les cultures et les conditions météo.

Concernant l'aménagement des parcelles, « j'ai pris soin de limiter les îlots de cultures à 5-6 ha pour favoriser la biodiversité », ajoute-t-il. Il y a 4 ans, il s'est également lancé dans la plantation de 4 km de **haies intra et inter-parcellaires**, complétées par des bandes de jachères mellifères de 3 m de large.



L'agriculteur a implanté 4 km de haies intra et inter-parcellaires sur son exploitation il y a 4 ans. (© Terre.net Média)

Pilotage intégral de la fertilisation azotée

L'agriculteur réfléchit à l'usage des énergies fossiles, en raisonnant ses passages de tracteurs. « Je n'ai pas franchi le pas de l'agriculture bio, car j'ai encore besoin des **engrais azotés de synthèse**, explique-t-il. Surtout à la sortie de l'hiver, quand les sols sont froids et que la minéralisation n'est pas enclenchée. » Sur ce plan-là également, l'agriculteur a réduit ses usages : « j'apporte entre 60 et 80 unités d'azote (N)/ha sur un blé tendre chaque année. Pour le moment, mes blés semés au 15 novembre ont reçu un premier apport de 35 u/ha (solution azotée 39) à la mi-mars et depuis, il n'y a pas eu d'autre créneau permettant une bonne valorisation de l'azote ».

Il s'inspire notamment de la **méthode Appi-N**, mise au point par Inrae, et qu'il a découvert avec le groupe de producteurs en agriculture intégrée dont il fait partie. « Cette méthode ne prend pas en compte deux piliers de la méthode du bilan, à savoir l'objectif de rendement et la mesure de l'azote minéral dans le sol à la fin de l'hiver », explique Marie-Hélène Jeuffroy, directrice de recherches du département UMR Agronomie Inrae.

« Elle repose sur un **raisonnement dynamique au cours du cycle de culture**, basé sur le suivi de l'**indice de nutrition azotée** (INN). Ce dernier se mesure à partir de la teneur en chlorophylle des plantes, avec l'outil Spad-52 Plus, qu'on connaît aussi sous le nom de pince N-Tester de Yara. »



Selon la méthode Appi N, « le blé peut tolérer de fortes carences en azote en début de cycle ». (© Terre net Média)

À partir du stade fin tallage, « on peut venir pincer la dernière feuille étalée du blé tous les 10-15 jours, à plusieurs endroits de la parcelle, pour prendre en compte l'hétérogénéité possible. La valeur annoncée par l'outil renvoie alors dans un tableau de correspondance à l'INN, qui va **déterminer la dose d'azote nécessaire** ».

« Les apports sont ainsi déclenchés en **fonction des besoins réels**, et **lorsque les conditions sont favorables à une bonne valorisation de l'élément**. Il est possible de les décaler sans porter préjudice au rendement, le blé peut tolérer de fortes carences en azote en début de cycle », assure l'experte. Avec cette méthode, elle met en avant « une économie moyenne de 25 à 30 uN/ha par rapport à la méthode du bilan, pour des performances agronomiques équivalentes (rendement et taux de protéines) ».



Marie-Hélène Jeuffroy conseille de mesurer la teneur en chlorophylle des blés à plusieurs endroits de la parcelle. (© Terre-net Média)

Pour Jean-Bernard Lozier, « cela reste un **outil d'aide à la décision**, il faut toujours raisonner avec son ressenti et son savoir-faire », souligne le producteur.

« La méthode peut être transposable sur d'autres cultures, note Marie-Hélène Jeuffroy, comme l'orge, le maïs ou le blé dur. Des tests sont également en cours sur colza, mais cela semble plus compliqué à mettre en place avec l'hétérogénéité intra-parcellaire. »